

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

I

Lorsque mon père, Nicolas Clavel, bûcheron à Saint-Jean-des-Choux, sur la côte de Saverne, mourut au mois de juin 1837, j'avais neuf ans. Notre voisine, la veuve Rochard, me prit chez elle quinze jours ou trois semaines, et personne ne savait ce que j'allais devenir. La mère Rochard ne pouvait pas me garder; elle disait que nos meubles, notre lit et le reste ne payeraient pas les charges de l'enterrement, et que mon père aurait bien fait de m'emmener avec lui.

En entendant cela, j'étais effrayé; je pensais :

" Mon Dieu ! qui est-ce qui voudra me prendre ? "

Durant ces trois semaines, nous cherchions des myrtilles et des fraises au bois, pour les vendre en ville, et je pouvais bien en ramasser cinq ou six chopines par jour; mais la saison des myrtilles passe vite, la saison des faines arrive bien plus tard, en automne, et je n'avais pas encore la force de porter des fagots.

Souvent l'idée me venait que j'aurais été bien heureux de mourir.

A la fin de ces trois semaines, un matin que nous étions sur notre porte, la mère Rochard me dit :

" Tiens, voilà ton cousin Guerlot, le marchand de poisson; qu'est-ce qu'il vient donc faire dans ce pays ? "

Et je vis un gros homme trapu, la figure grasse et grêlée, le nez rond, un grand chapeau plat sur les yeux et des guêtres à ses jambes courtes, qui venait.

" Bonjour, monsieur Guerlot, " lui dit la mère Rochard.

Mais il passa sans répondre, et poussa la porte de la maison de mon père, en criant :

" Personne ? "

Ensuite il ouvrit les volets, et presque aussitôt une grande femme rousse en habit des dimanches, le nez long et la figure rouge, entra derrière lui dans la maison. La mère Rochard me dit :

" C'est ta cousine Hoquart, elle vend aussi du poisson; s'ils trouvent quelque chose à pêcher chez vous, ils seront malins. "

Et de minute en minute d'autres arrivaient : M. le juge de paix Dolomieu, de Saverne; son secrétaire, M. Latouche, des cousins et des tantes, tous bien habillés, et seulement à la fin notre maire, M. Binder, avec son grand tricorne et son gilet rouge. Comme il passait la mère Rochard lui demanda :

" Qu'est-ce que tous ces gens-là viennent donc faire chez Nicolas Clavel, monsieur le maire ? "

" C'est pour l'enfant, " dit-il en s'arrêtant, et me regardant d'un air triste.

Et voyant que j'étais honteux à cause de ma pauvre veste déchirée, de mon vieux pantalon, de mes pieds nus, il dit encore :

" Pauvre enfant ! "

Ensuite il entra. Quelques instant après, la mère Rochard me fit entrer aussi, pour voir ce qui se passait, et j'allai me mettre sous la cheminée près de l'âtre.

Tous ces gens étaient assis autour de notre vieille table, sur les bancs, se disputant entre eux, reprochant à mon père et à ma mère de s'être mariés, de n'avoir rien amassé, d'avoir été des fainéants, et d'autres choses pareilles que je savais bien, être fausses, puisque mon pauvre père était mort à la peine. Tantôt l'un, tantôt l'autre se mettait à crier : personne ne voulait me prendre. M. le juge de paix, un homme grave, le front haut, les écoutait; et de temps en temps, quand ils criaient trop, il les reprenait en leur disant : — que je n'étais pas cause de ce malheur...; que les reproches contre mon père et ma mère ne servaient à rien...; qu'on devait tout pardonner aux malheureux, quand même ils auraient eu des torts...; qu'il fallait surtout songer aux enfants, etc.; — mais la fureur chaque fois devenait plus grande. Moi, sous la cheminée, je ne disais rien, j'étais comme un mort. Aucun de ceux qui criaient ne me regardait.

" Il faut pourtant s'entendre, dit à la fin M. le juge de paix. Voyons... Cet enfant ne peut pas rester à la charge de la commune... Vous êtes tous de gens riches... aisés... Ce serait une honte pour la famille. Monsieur Guerlot, parlez. "

Alors le gros marchand de poisson se leva furieux, et dit :

" Je nourris mes enfants, c'est bien assez "

— Et moi je dis la même chose, cria la grande femme rousse. Je nourris mes enfants; les autres ne me regardent pas. "

Et tous se levaient, en criant que c'était une abomination de leur faire perdre une journée pour des choses qui ne les regardaient pas. Le juge de paix était tout pâle. Il dit encore :

" Cet enfant vous regarde pourtant plus que la commune; je pense; c'est votre sang ! S'il était riche, vous seriez ses héritiers, et je crois que vous ne l'oublieriez pas. "

— Riche, lui ! criait le marchand de poisson, ha ! ha ! ha ! "

Moi, voyant cela, j'avais fini par sangloter; et, comme le juge de paix se levait, je sortis en fondant en larmes. J'allai m'asseoir dehors sur le petit banc, à la porte. Les cousins et les cousines sortaient aussi d'un air de ne pas me voir. Mon cousin Guerlot soufflait dans ses joues, en s'allongeant les bretelles sous sa capote avec les pouces, et disait :

" Il fait chaud... une belle journée ! He ! commère Hoquart ? "

— Quoi ? "

— On pêche l'étang de Zeller après-demain; est-ce que nous serons de moitié ? "

Ils s'en allaient tous à la file, le juge de paix, le greffier, le maire, les cousins, les cousines, et la mère Rochard disait :

" Te voilà bien maintenant... Personne ne te vent ! "

Je ne pouvais plus reprendre haleine, à force de pleurer. Et pendant que j'étais là, la figure toute mouillée, j'entendais les parents s'en aller, et quelqu'un venir par en haut, en descendant la ruelle des Vergers au milieu du grand bourdonnement des arbres et de la chaleur.

" Hé ! bonjour, mère Balais, s'écria la mère Rochard. Vous venez donc tous les ans acheter nos cerises. "

— Hé ! dit cette personne, mais oui. Je ne fais pas les cerises, j'en vends; il faut que je les achète pour les vendre. "

— Sans doute. Et sur les arbres on les cueille plus fraîches. "

Je ne regardais pas, j'étais dans la désolation.

Comme cette personne s'était arrêtée; je l'entendis demander :

" Pourquoi donc est-ce que cet enfant pleure ? "

Et tout de suite la mère Rochard se mit à lui raconter que mon père était mort, que nous n'avions rien, que les parents ne voulaient pas de moi et que j'allais rester à la charge de la commune. Alors je sentis la main de cette personne me passer dans les cheveux, lentement, pendant qu'elle me disait comme attendrie :

" Allons ! regarde un peu... que je te voie. "

Je levai la tête. C'était une grande femme maigre, déjà vieille, le nez assez gros, avec une grande bouche et des dents encore blanches. Elle avait de grandes boucles d'oreilles en anneaux, un mouchoir de soie jaune autour de la tête, et un panier de cerises sous le bras. Elle me regardait, en me passant toujours sa longue main dans les cheveux, et disait :

" Comment, ils ne veulent pas de lui ? Mais c'est un brun superbe... Ils ne veulent pas de lui ? "

— Non, répondait la mère Rochard.

— Ils sont donc fous ? "

— Non, mais ils ne veulent pas de cette charge.

— Une charge ?... un garçon pareil ! Tu n'as rien ? Tu n'es pas bossu ?... Tu n'es pas boiteux ? "

Elle me tournait et me retournait, et s'écriait comme étonnée :

" Il n'a rien du tout ! "

Ensuite, elle me disait :

" Est-ce que tu as besoin de pleurer, nigaud ? Oh ! les gueux... ils ne veulent pas d'un enfant pareil ? "

Notre maire, qui revenait après avoir conduit M. le juge au bas du village, dit aussi :

" Bonjour, Mme Balais. "

Et elle, se tournant, s'écria :

" Est-ce que c'est vrai qu'on ne veut pas de ce garçon ? "

— Mon Dieu ! oui, c'est vrai, répondit le maire; il reste à la charge de la commune.

— Eh bien ! moi, je le prends.

— Vous le prenez ? dit le maire, en ouvrant de grands yeux.